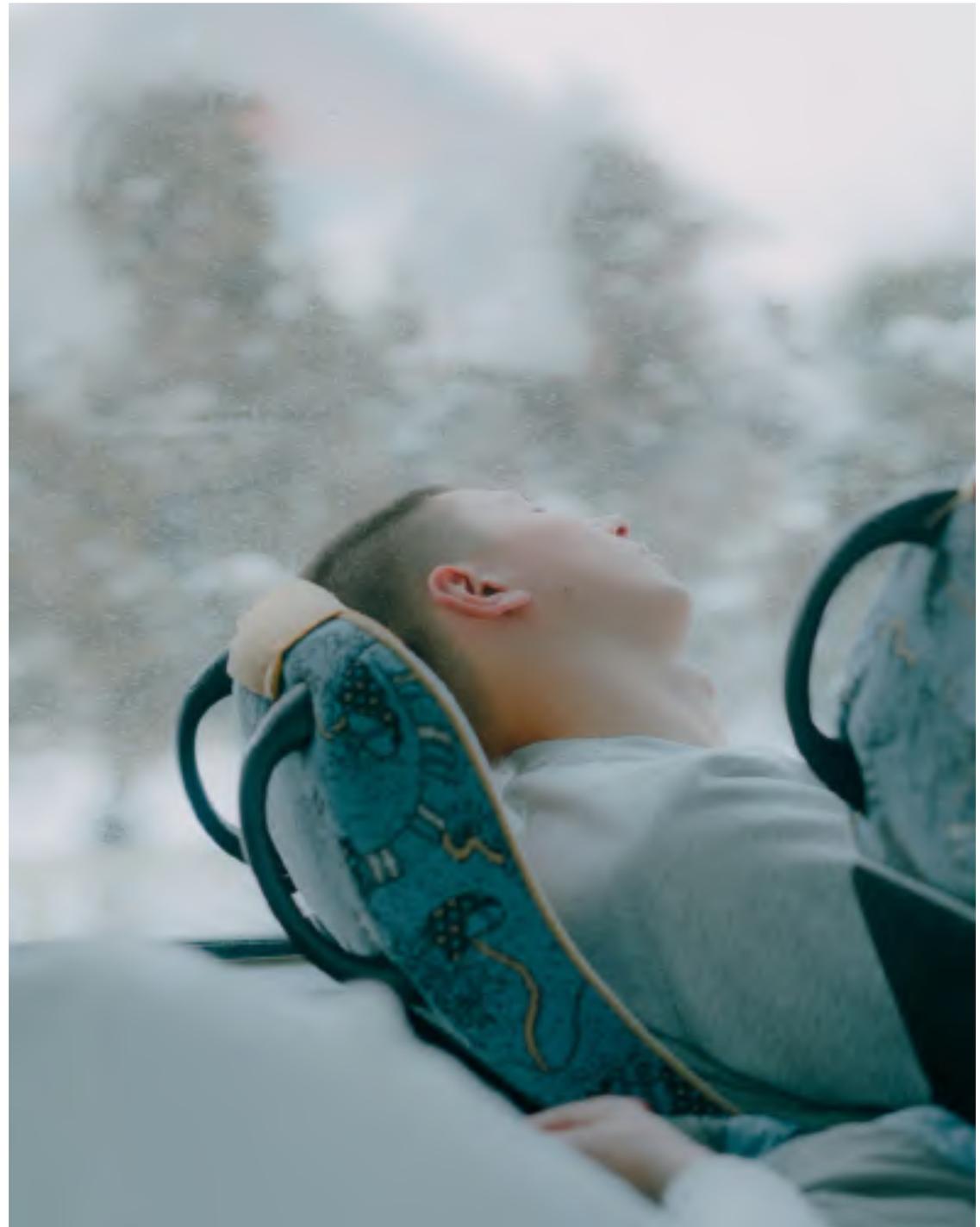


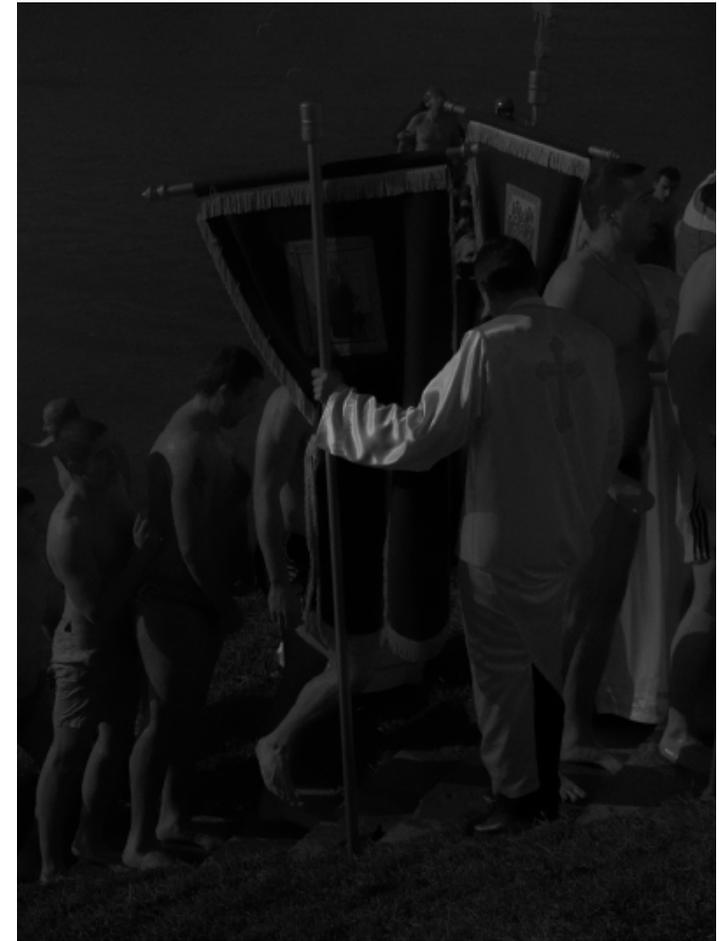
Rapport de Recherche

Les Bords Réels

adrien selbert

www.adrienselbert.com
selbert.adrien@gmail.com





Résumé

Les Bords Réels rassemble 80 photographies réalisées en Bosnie entre 2018 et 2020.

« Un pays peut-il perdre connaissance?
Ici ce n'est plus la guerre, ce n'est pas la paix.
C'est cet entre-temps qu'on appelle après-guerre.
Ce temps particulier, c'est précisément ce tiret entre les deux mots.
Sauf que personne n'en connaît la véritable longueur.
Et c'est précisément ce que je suis venu photographier. ».

Les Bords Réels est un état du temps,
plus qu'un état des lieux.
Le photographe prend les corps pour témoins.
Les gestes et les postures traduisent la manière dont le pays se
tient, révèlent l'éclatement en myriade de communautés et de
croyances, comme après une déflagration.
En investissant ce territoire évanescent, ce sont les limites
même de sa pratique – la photographie documentaire –
qu'Adrien Selbert défie ici.

« Qui a dit que le temps vient à bout de toutes les blessures? On devrait plutôt dire que le temps vient à bout de tout, sauf des blessures. Avec le temps, la plaie de la séparation perd ses bords réels. Avec le temps, l'être aimé ne sera bientôt plus. Et si l'être aimé a déjà cessé d'être pour l'autre, ce qui demeure c'est une plaie sans corps... »
Samura Koichi

Les Bords Réels

Un pays peut-il perdre connaissance?

C'est la première question qu'il m'avait posé.

Il me disait :

On a encerclé le pays de mots pour donner un sens à sa guerre.

On a dit « fratricide », on a dit « de religion », on a dit « ethnique ».

Des mots ultimes lancés comme des grenades pour cerner les contours d'un conflit dont on ne comprenait rien.

Pour ne pas s'emmêler dans le nom de son peuple, de ses religions et de sa langue, on a emballé le tout dans une formule simple et terrifiante : « Aux portes de l'Europe ».

On parlait alors de siège, de massacre et bientôt de génocide.

Il me disait :

Après quatre années d'horreur, on a coupé le pays en deux. Et pour purger les derniers ardeurs, on a fait signer

« Les Accords » comme on saigne une entaille dans le corps du pays.

Alors les balles ont fini de siffler, les caméras se sont éteintes et chacun est rentré chez soi.

Il me disait que la saignée était trop forte et qu'il n'était pas impossible que le pays ait perdu connaissance.

Il me disait :

J'avais à l'époque l'excuse de mes 10 ans pour ne rien comprendre à cette histoire. Et je ne garde de cette période que la voix désolée de Bruno Masure sur Antenne 2 commentant les images de cadavres dans des fossés boueux.

C'était ma première fois avec l'horreur.

10 ans plus tard, je reviendrais voir tout ça de mes propres yeux : les fosses communes, les façades criblées, les passants mutilés. « Ces petits fragments de guerre enchâssés dans la vie courante » comme disait Chris Marker.

Ce sera ma seconde fois avec l'horreur.

Il me disait :

Il faudrait un jour tenter de cerner par l'image les contours de ce corps évanescent.

Si l'effondrement est l'irréversible des décennies qui s'annoncent, alors il faut regarder ceux qui sont déjà tombés.

En cerner les contours comme on décrypte un mauvais présage. Tendre l'oreille et écouter ce flottement perpétuel, plonger dans ce coma étrange et tourmenté. Si le pays a perdu connaissance, c'est qu'il y a un corps à reconnaître. Et c'est peut-être cela la mission du photographe.

Il me disait :

Ici ce n'est plus la guerre, ce n'est pas la paix.

C'est cet entre-temps qu'on appelle après-guerre. Ce temps particulier, c'est précisément ce tiret entre les deux mots.

Sauf que personne n'en connaît la véritable longueur.

Et c'est précisément ce que je suis venu photographier. Témoigner, documenter exige une rigueur du regard dont je suis bien incapable. Ce que je veux c'est chasser les fantômes. Traquer l'entre-temps dans le fond des images. Ce projet de livre au fond, c'est ce tiret sans fin entre l'après et la guerre.

Il me disait que 25 ans s'étaient écoulés et que l'après n'en finissait plus de s'étendre.

J'en suis à mon 15ème voyage maintenant. Et chaque fois, je traverse ce pays comme on traverse une aube sans fin. Entre les chiens et les loups. On peut dire que le pays a réglé ses comptes avec l'espace - les frontières intérieures divisant le territoire en deux entités - l'enjeu maintenant semble être la cohabitation des temps. Les morts et les vivants, les vétérans du conflit et la jeunesse née dans ses décombres. Chacun semble errer dans sa propre époque et ses croyances. En somnambule.

Il me disait :

Au fond, il s'agit de retranscrire une sensation du pays, plus que sa description. Saisir le temps particulier dans lequel il est enserré.

En fait ce n'est pas un état des lieux, c'est un état du temps.

Ce livre, ce sera un errance au long cours hantée par ces questions : y'a t'il un après à l'après de la guerre?

Peut-on ne jamais se relever?

Il me disait s'être longtemps interrogé sur son attrait pour ce pays meurtri et, avouait-il, assez déprimant.

Il y a sans doute ce sentiment de culpabilité propre à l'européen privilégié que je suis et qui, à l'heure des premières indignations étudiantes, à voulu se coltiner la misère du monde. Fuir la honte d'être humain (ciao Pasolini!), prendre ou faire sa part.

Il me disait :

Franchement, du volontaire dans l'humanitaire au reporter au grand coeur, chacun devrait avoir l'honnêteté d'admettre qu'avant la veuve et l'orphelin, c'est bien sa petite pomme qu'il veut sauver. En distribuant des vivres ou en photographiant cette gamine au regard si photogénique, chacun tente de s'acheter un bout de cette paix qu'il souhaite pour le pays autant que pour lui-même.

Il me disait :

Au fond ce qui me pousse à revenir par vague régulière comme un naufragé, c'est ce goût douteux pour l'irréremédiable. Et un penchant certain pour la tristesse infinie. Auquel on ajoutera une fascination irraisonnée pour la violence sourde, et puis le goût de la laideur magnifique, de la rage avalée, etc. Dans cette liste des choses qui font trembler le coeur, j'ajoute l'odeur du charbon le soir dans l'air glacial de la capitale, les chutes alcoolisées sur les trottoirs des hauts quartiers de peine, les discussions pâteuses au petit matin où s'embourbent les théories complotistes d'une jeunesse lassée d'être la banlieue du monde. Un certain masochisme pour se coltiner huit heures durant, d'un bout à l'autre du pays, des litres de turbofolk, amalgame frelaté de techno et d'accordéon tzigane, nappée de voix saturée, et dégoulinant dans des enceintes crépitantes. Mais aussi le Cevapi, ce sandwich uniquement composé de morceaux de saucisse de veau cramois et d'oignons crus, qui, la légende le dit, fut longtemps la cause de la tardive installation de Mc Donald dans la capitale. Les filles sur-marquillées dans des tenues ultra moulantes, leurs acolytes masculins qui donnent au mot virilité le V de la victoire par k.o sur les « pédère » comme moi, comme ils m'appellent après deux bières car je n'aime ni le foot, ni les sports de combats. Cette violence ultra sexuée et sexy toujours prête à exploser pour un rien, cette ultra polarisation du genre : l'homme dominant, tueur en puissance, la femme d'apparence soumise mais fatale, qui finira, c'est écrit, par vous rendre folle - si son frère ne vous a pas tué d'ici là. Ce sentiment de traverser un roman de gare plein de clichés, de figures à gros traits, où tout est poussé à l'excès, cet « ultra tout », ce sentiment d'exister trop dans un pays pourtant à demi-mort. Combien de fois me suis-je répété cette phrase alors que j'étais alcoolisé comme un régiment dans la fumée de cigarette d'un bar miteux, au milieu d'une musique trop forte, trop saturée, où des corps se tenaient là, prêts à exploser d'impuissance, de

frustration, de folie pure, combien de fois ai-je senti cette vague montée, me suis-je répété cette phrase : j'existe trop.

Paradoxalement, c'est ce sentiment de sur-vie, dans un pays à demi-mort qui m'a fait revenir dans ce trou à rat comme on retouche à une mauvaise drogue.

Je noircie le tableau à dessein. Ce pays n'est pas une mauvaise drogue. C'est un alcool fait maison qui vous arrache la gueule. Qui vous brûle tout entier. Qui vous rend fier d'y survivre, d'y revenir, d'y avoir trouvé des amis, d'y avoir gagné le respect des vétérans, des survivants, des ennemis d'hier. Toujours les joues rouges et les yeux piquants, à deux doigts de succomber pour de bon à son ivresse bon marché.

Il me disait que vers la fin, quand il en avait trop soupé de ce pays épuisant, ce qui le faisait revenir, toujours, c'était la communauté LGBT de la capitale. Les « marginaux » d'un pays lui-même relégué à la marge. L'intensité et la lucidité de leur regard sur leur monde, leur flegme, leur humour noir, cette élégance infinie à se tenir droit.e.s et fier.e.s dans un pays partagé entre les orthodoxes et les radicaux de trois religions.

A leur côté, le sentiment de se dire : puisque que tout est détruit, puisque rien ne pourra plus jamais advenir... Et ne pas finir sa phrase, mais finir son verre. Le soulagement que cela procure, ce sentiment de soulagement. Etre déjà mort. Enfin mort. Ne plus rien espérer. Espérer c'est attendre, attendre c'est être déçu, c'est souffrir. Chacun le sait bien. Alors apprendre à ne plus rien espérer. S'en trouver libérer. S'en trouver heureux, léger, totalement ouvert, l'esprit large et ouvert face aux décombres. Etre désespérément libre.

Dans ces heures où le monde vacille, la révélation offerte par la contemplation de ce pays et de ses habitants que la fin de l'espoir est ce qui sauve, est le plus beau des cadeaux.

Il me disait :

Ce sera un livre simple et les photos seront sans légende. Ou alors on les mettra sous la forme d'une liste toute à la fin. Comme un poème en prose qu'il faudrait déchiffrer. On y viendra qu'à la condition que les images aient d'abord rempli leur rôle. Quelles aient accompli leur travail de débordement qui est le leur. Alors, ensuite, on pourra y ajouter des mots, pour en cerner les contours en quelque sorte, pour en dessiner... les bords réels.

Il me disait :

Ca sera ça le titre : « Les Bords Réels », comme dans ce beau poème du Japon - un autre pays des fantômes - où l'on parle d'amour et d'une plaie sans corps.

On l'on parle au fond, de la Bosnie.



Krstovdan, le jour du Christ en République Serbe de Bosnie



Tribune du stade Asim Ferhatovic à Sarajevo



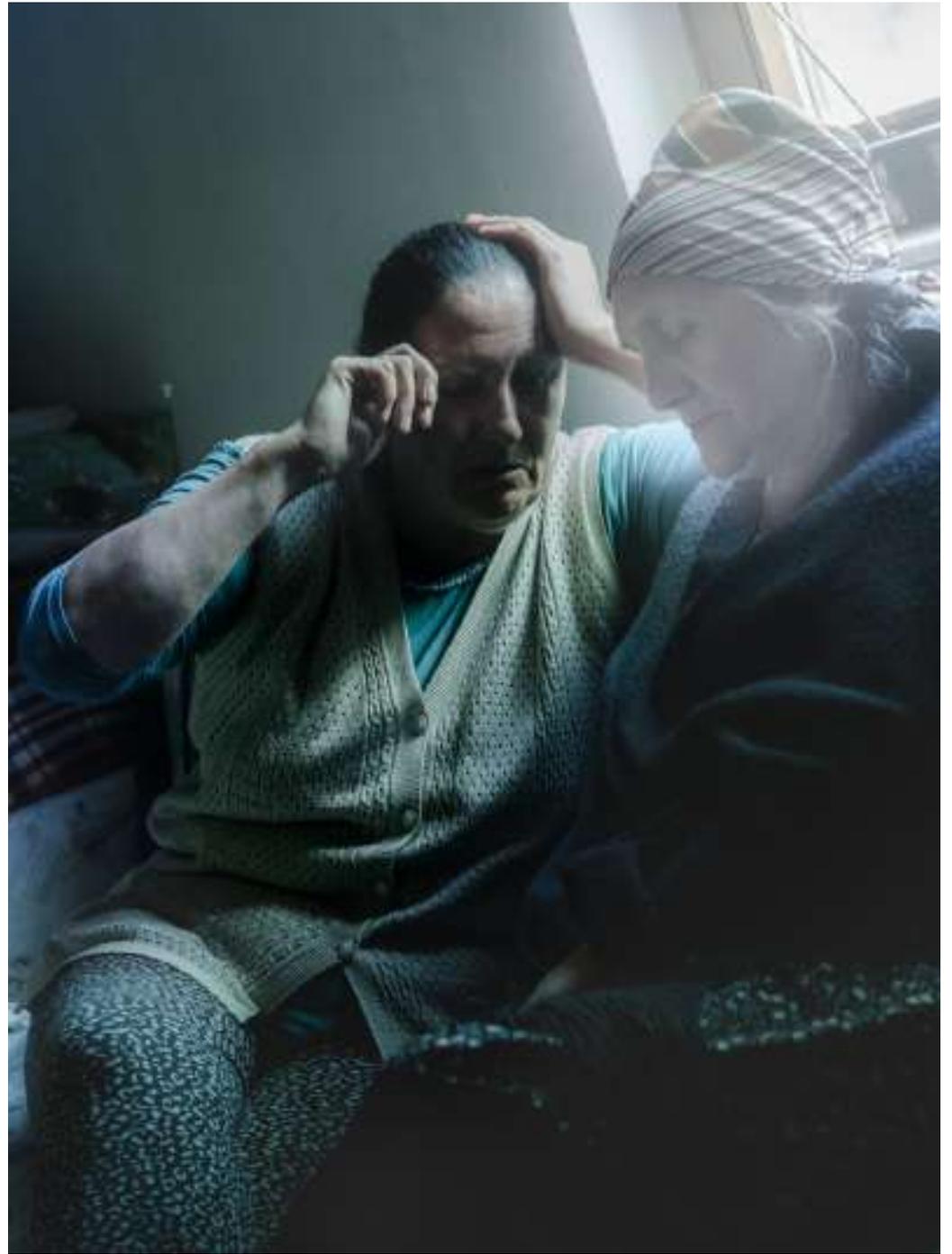
Deux jeunes hommes dans une ruine, quelque part dans la campagne bosniaque



Ruines sur la route de Srebrenica



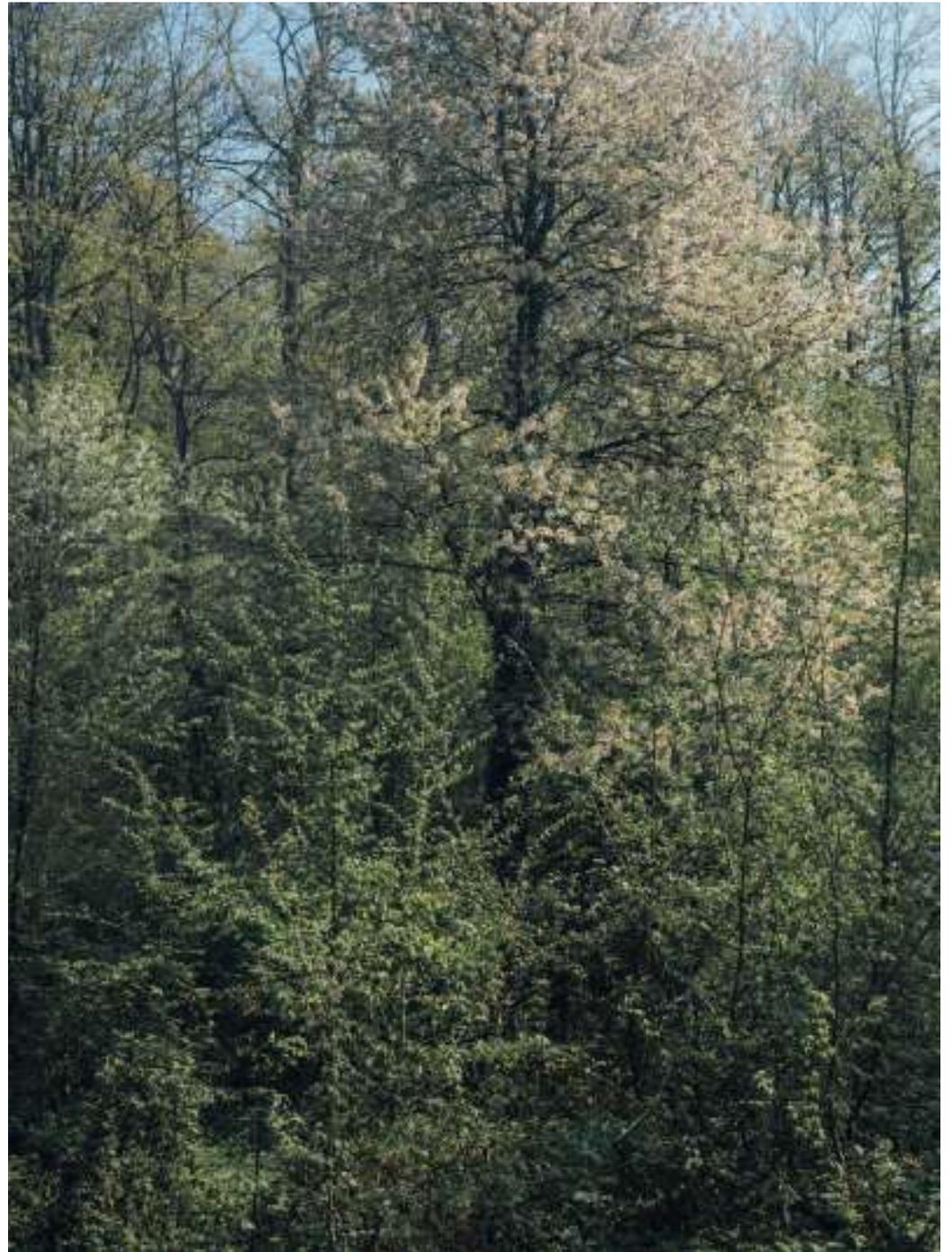
Pot de sucre, Umoljani



Femmes dans les montagnes d'Umoljani, Fédération Bosno-Croate



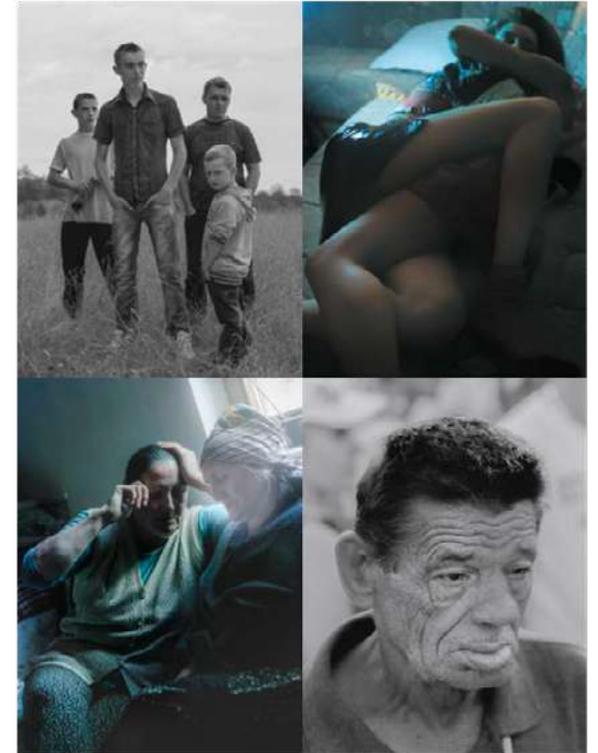
Un couple quelque part dans la campagne bosniaque



Forêt près de Srebrenica



LE PORTFOLIO



Publications

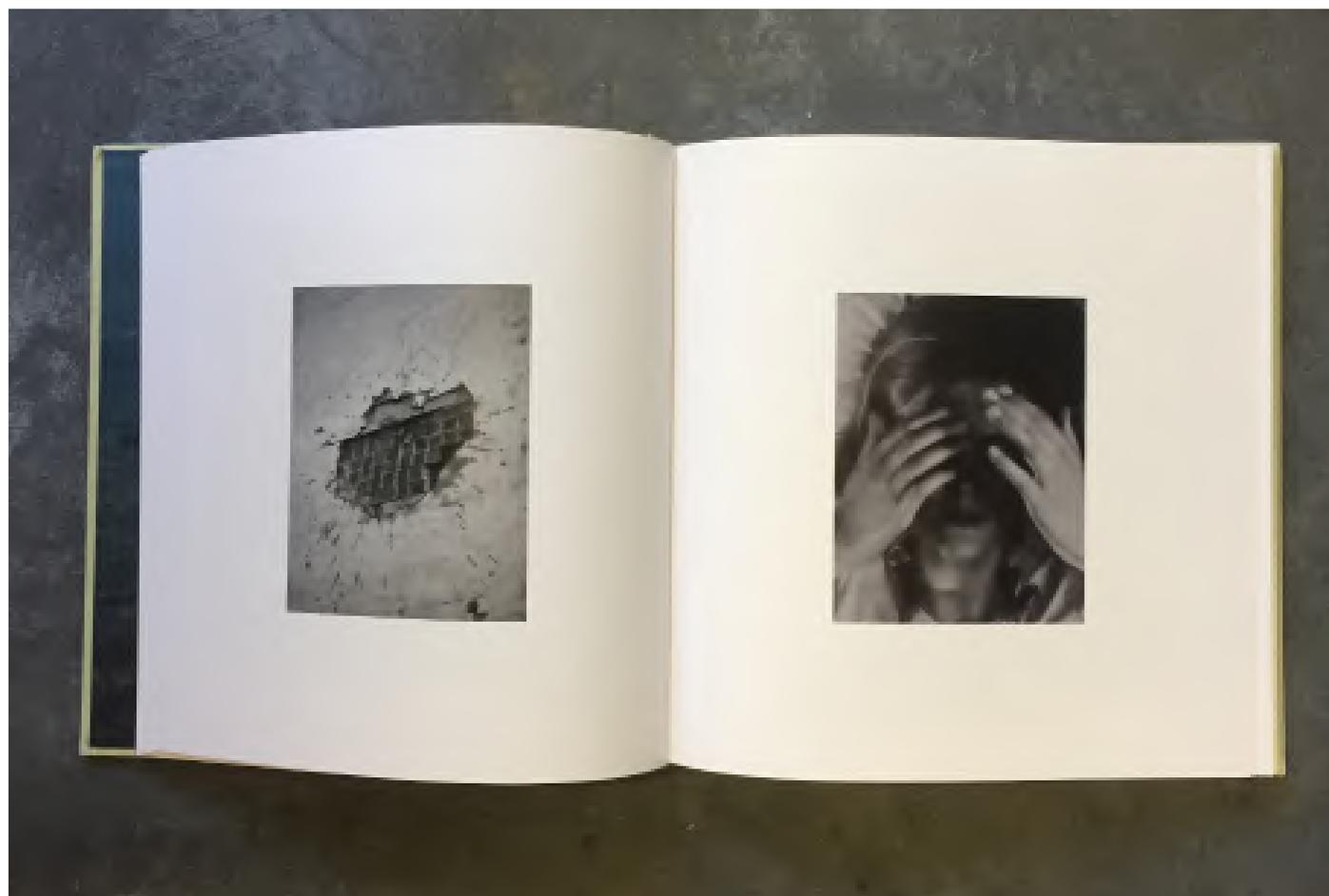
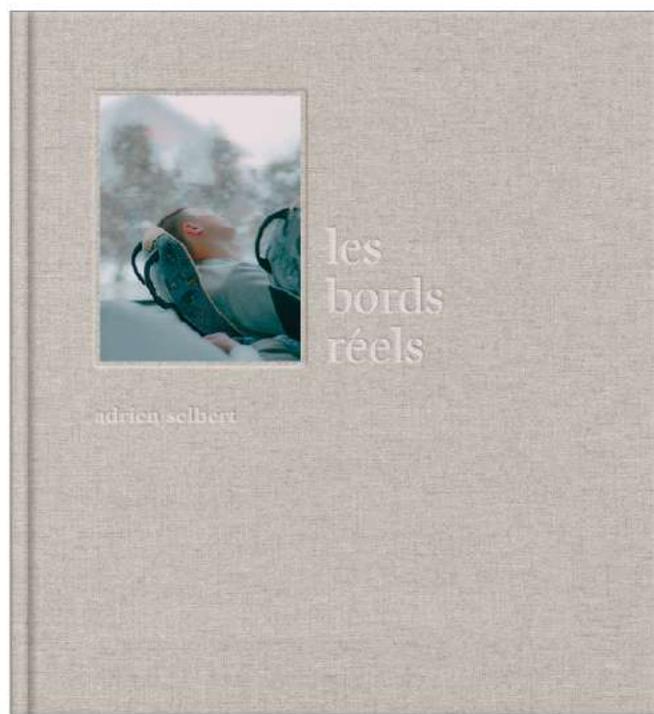
Un portfolio a été publié dans [M le Mag](#) en juin 2020 ainsi que sur le site du magazine américain [Aperture](#) en mai 2022 à l'occasion du Aperture foundation Porto-folio Prize pour lequel Les Bords Réels a été finaliste.

«Il y a d'abord cette brume et ce clair-obscur dans lequel toutes les images d'Adrien Selbert, prises « entre chien et loup », sont délibérément plongées. C'est le symbole d'un pays où rien n'est clair, où l'on ne sait pas qui est qui ni où va l'argent, donné par milliards par des bailleurs internationaux depuis la fin de la guerre et qui a si peu servi à une population forcée de naviguer à vue. Et il y a ensuite ces visages qui nous sautent au visage. Des faces qui nous interpellent par leurs anomalies, perceptibles traces de la guerre.»

Jean-Baptiste Chastand, pour M Le magazine du Monde.

The Real Edges does not aim to provide answers or solutions, instead it offers an unwavering, intimate study of a country still trying to resolve its past

Cassidy Paul, Aperture magazine.



Livre édité au Bec en l'air

Dimensions : 24 × 26 cm

Nombre de pages : 160

Langue : français / anglais

Couverture cartonnée, toilée, marquage à chaud

Un ouvrage de la série est paru au [Bec en l'air](#) en 2021.

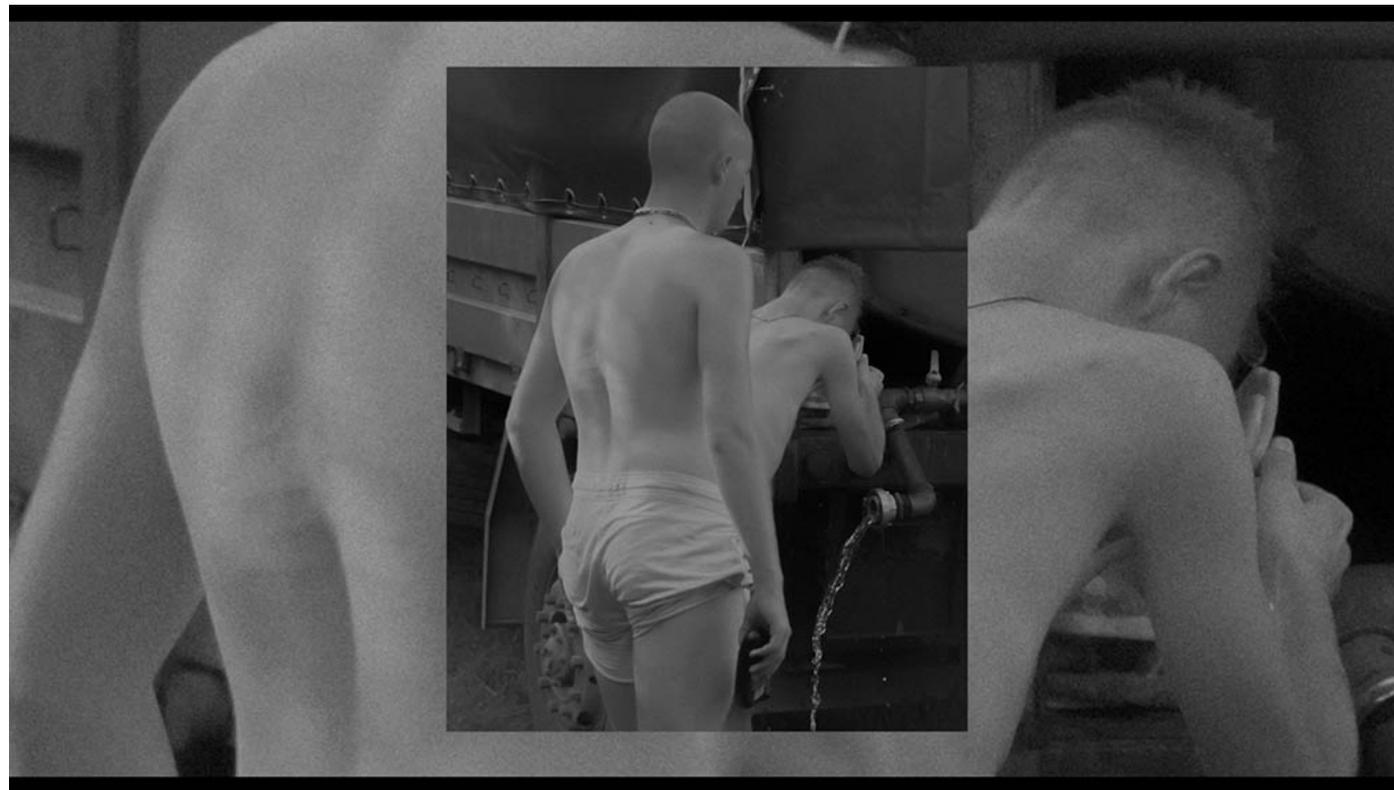
Le livre a été finaliste du [Prix Nadar](#) du livre photographique 2021

et a fait l'objet d'une conférence au Salon du livre des Balkans 2022.

Il fait partie de la sélection du Belfast Photo festival et du Athens Photo Festival 2022.

« Les images ne livrent pas toutes, pour autant, un constat si amer, si désenchanté, sans espoir. Certaines montrent de jeunes gens s'ébrouant dans l'herbe, d'autres en train de rêvasser comme on pourrait en rencontrer partout ailleurs. Mais ce qui fait la qualité des photographies et leur puissant pouvoir évocateur réside dans le traitement des images: les tonalités des couleurs, les contrastes des noirs et blancs, le grain ou ces flous qui confèrent aux images une dimension fantastique propre au cinéma. Une plongée vertigineuse dans un pays laissé au bord du chemin de l'après guerre.»

Y.Cadet pour L'influx.



Film photographique

6 min 22

Version Français sous-titré Anglais

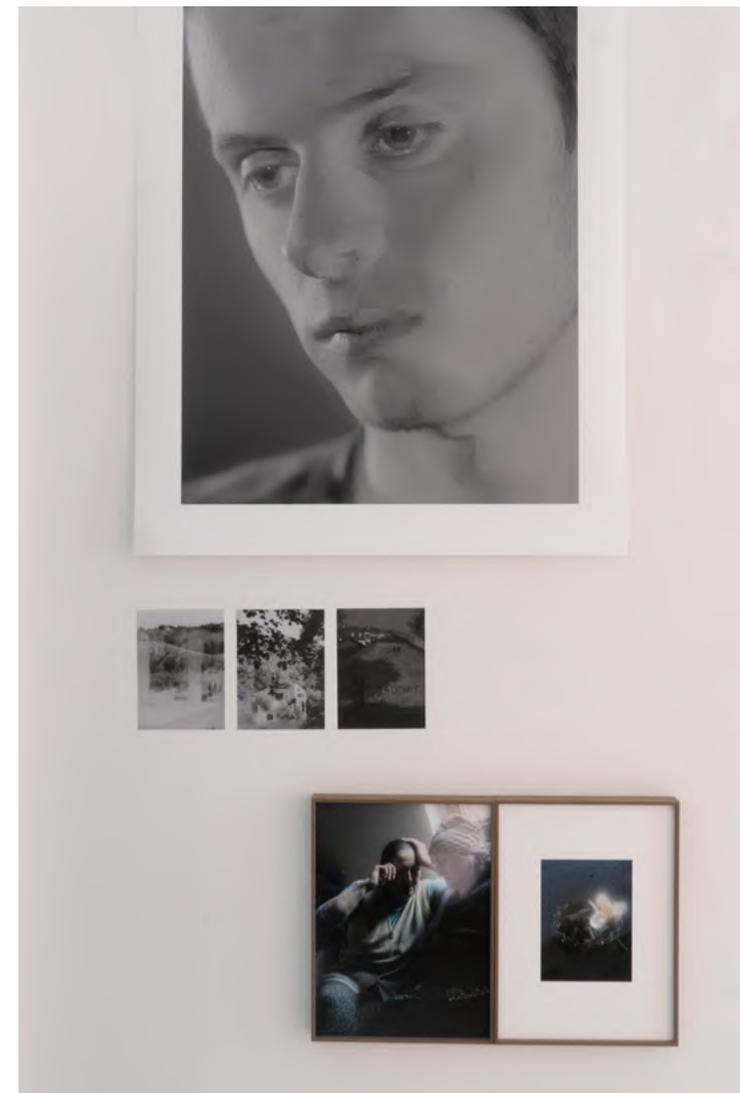
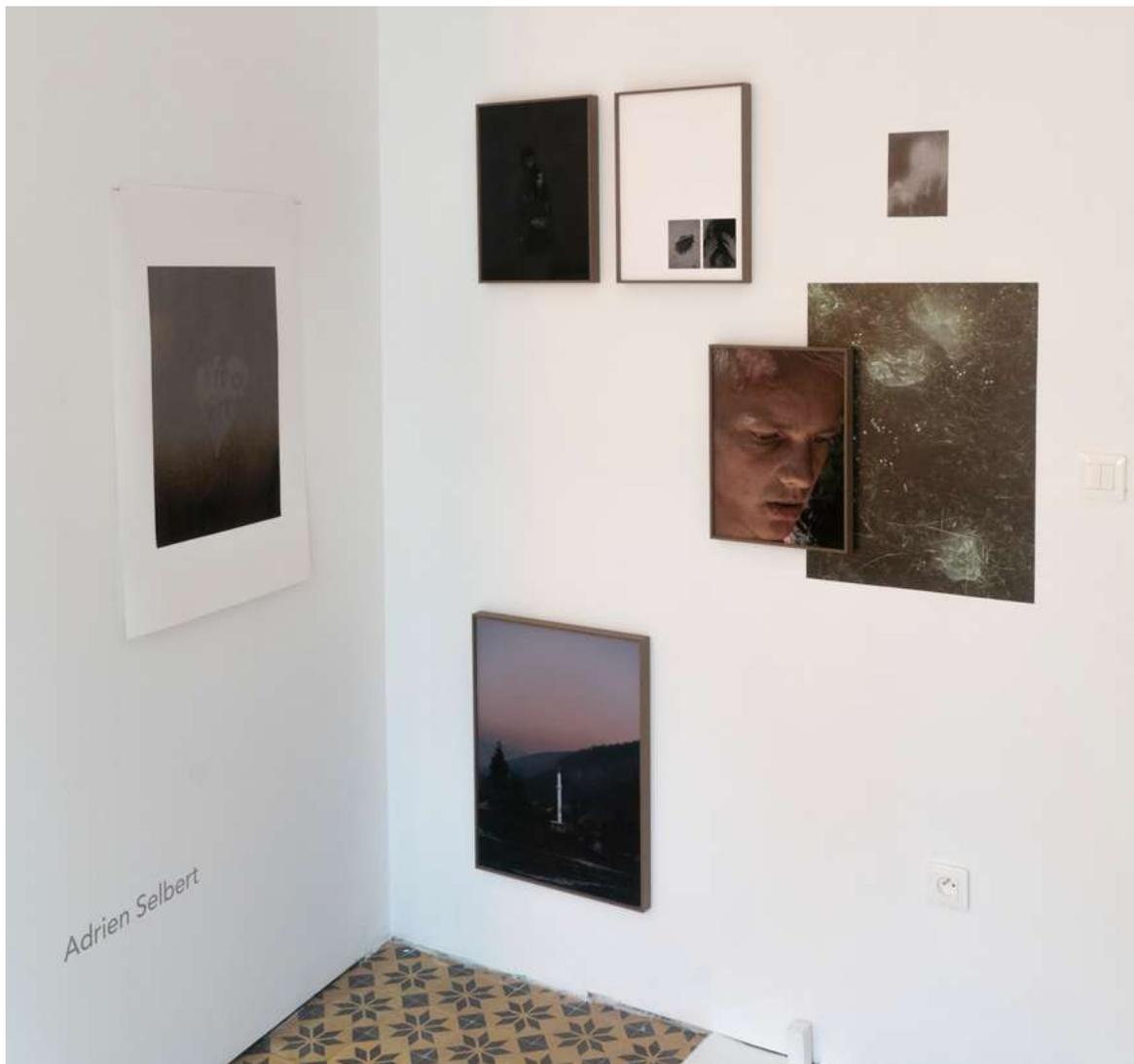
[Voir le film](#)

Le film photographique issue de la série a reçu le [Prix Nouvelles Ecritures](#) 2020 décerné par Freelens et la Saif. Le film a été notamment projeté en 2021 lors des Promenades photographiques de Vendôme et lors de Nuits Photo de Paris.

Il est programmé au festival Images Singulieres à Sète en mai 2022.

«Il faut se plonger dans ces six minutes trente pour comprendre combien le format peut permettre de développer une vraie richesse narrative. Ce n'est pas une série photographique animée. Ce n'est pas du cinéma. C'est une écriture. Nouvelle. Inspirante.»

Bruno Dubreuil pour Viens Voir.



Expositions

Technique mixte
Tirages pigmentaires sur papier Hahnemühle, formats multiples.
Dos bleu.

La série a été exposée au sein de VU' Inédits aux Rencontres d'Arles à l'Espace MLB en juillet 2019 ainsi que la Halle au Grains à St-Junien en octobre 2020.

Elle a fait partie de la sélection Voie-off Les Rencontres d'Arles 2019.

Elle a été finaliste de [l'Aperture foundation Prize 2022.](#)

Short-listed Athens Photo Festival 2019

Short-listed FOAM 2020



Les Bords Réels

adrien selbert

www.adrienselbert.com

selbert.adrien@gmail.com